

Peter Schallenberg

Au-delà des tendances modernes

Les défis d'une éthique sociale théologique

I. L'éthique individuelle et l'éthique sociale

Nous vivons dans un monde orienté vers la technique, où le but est un développement quantitativement mesurable. Tout est fondamentalement améliorable du point de vue technique, à l'exception apparente de l'homme. Encore que : Les tout-nouveaux « acquis » de la diagnostique de pré-implantation et de la fertilisation in-vitro, donc l'incontestée fabrication médico-génétique d'un embryon au laboratoire, montrent l'effort progressif de maîtriser aussi le début (jusqu'à présent) risqué et risquant de la vie humaine. La question de savoir à quel prix se trouve sur un autre papier et mérite d'être débattue en détail dans l'éthique. Cependant: L'homme dès qu'il vient dans ce monde, se résigne apparemment depuis des siècles contre toute amélioration, de la fratricide de Caïn sur Abel, en passant par la question de Dieu retentissant dans l'oreille humaine « Où est ton frère ? » (Gen 4,9) jusqu'aux monstrueux délits de Auschwitz. Plus précisément formulé : contre une amélioration morale. Techniquement beaucoup de choses sont faisables, presque tout, mais, qu'en-est-il du point de vue éthique ?

L'Éthique est indispensable, là où les exigences naturelles et le guide instinctif ne dominent pas comme dans le royaume des animaux. L'animal « sait », par l'instruction de l'instinct et de la nature biologique, ce qui est bon, favorable à la vie, et ce qui est insupportable, donc mauvais pour la survivance. L'homme par contre est, selon une fameuse expression de Friedrich Nietzsche, « l'animal non-identifié », et cela dans un double sens du terme : il est difficile de définir, ce qu'est l'homme contrairement à l'animal et plus particulièrement par rapport à notre plus proche parenté le Chimpanzé Bonobo. De toutes les manières des méthodes empiriques négligent et expliquent simplement : l'homme est un primate, en d'autres termes : un chimpanzé découvreur particulier (et moins poilu) sans aucune trace de Mozart, Goethe, Socrate et Jésus. En outre : l'homme manque, cette fois-ci contrairement à l'animal, d'un « frein à main ». Cela veut dire qu'il ne possède pas de guide instinctif du comportement, mais il possède plutôt une liberté de décision jusqu'au suicide. Et ainsi il se trouve incontestablement aussi sous le poids d'une urgence de décision constante. Autrement formulé : L'homme doit toujours se dire, où et comment il peut mettre à sa manière de vivre et d'agir des limites raisonnables, partant de la nourriture jusqu'à la technique génétique en passant par la sexualité. La philosophie classique grecque fit une distinction entre le « bios »

(vie naturelle comme survie) et le « zoé » (vie culturelle comme bonne vie).¹ Seul l'être humain voit cette distinction – cela constitue effectivement l'essence de l'homme ! – et il a l'obligation de prendre position par rapport à cette différence à travers le penser et l'agir : soit en s'acceptant comme un animal plus ou moins social et pacifique avec le but de la simple survie ou bien soit en se considérant comme un être spirituel (effectivement comme être humain) dont la fin est une bonne vie réussie, qui doit être obtenue et organisée dans la simple période de vie naturelle. C'est ici où se situerait aussi la différence entre satisfaction et réussite : on peut être satisfait avec une survie apparente et longue, heureux n'est cependant que celui qui, dans l'intervalle de la durée de survie, a atteint un objectif précis qu'il a lui-même connu et voulu. Connaître, vouloir et aspirer à un tel but dans les limites du temps et de l'espace, donc dans les limites de la nature est le devoir et le thème de l'éthique. L'éthique a de ce point de vue le devoir de chercher ce qui est bien à long terme pour moi et pour mes prochains, et en vue de cela mettre des limites et les respecter volontairement. Ceci se fait dans une constante pesée des biens: le bien sera notamment toujours atteint et cherché à travers le meilleur. L'humain se demande sans cesse : Qu'est ce qui est vraiment ici le mieux et plus concrètement dans cette situation ? Et cette pesée des biens se produit dans le postmoderne, dans la grande époque de la technique et des grandes traditions éprises de valeurs, par conséquent à la « fin des grands contes » (Jean-François Lyotard). Chacun doit apparemment trouver pour soi de nouveau la roue morale.

Différence entre valeur et dignité

L'éthique sert de ce point de vue toujours l'homme, et cela en un double sens : d'abord elle se porte garant du bien pour l'individu. L'homme individuel se demande notamment lorsqu'il pense sur le plan éthique : Qu'est-ce qui est fondamentalement et aussi concrètement le bien dans une telle ou autre situation ? Deuxièmement l'éthique garantit le bien d'une manière générale et cela en termes de justice, notamment dans le sens général et objectif de la dignité humaine. En effet, il est juste de permettre à chaque homme la question suivante comme expression de sa dignité intime : Qu'est-ce qui est le bien non seulement pour moi en tant qu'individu, mais pour l'homme en tant que tel. En posant cette question nous parlons de l'essence de l'être humain, de ce qui unit tous les différents humains. Tous deux, le bien individuel et universel sont considérés normalement comme étant identiques depuis le temps de la philosophie classique grecque et de la pensée platonique : il est bon pour moi de vivre, et il est bon pour tout homme, pour l'humain tout court de vivre. On peut cependant parvenir à la distinction suivante : il est en effet fondamentalement bon pour l'humain de vivre, cependant je ne trouve personnellement plus de sens à ma vie, c'est pourquoi je mets fin à ma vie. Ou bien aussi justement le contraire. Le terme de la dignité humaine générale et le droit universel de l'homme comme première expression concrète de la justice universelle, telle l'interdiction stricte de certains actes précis (torture, esclavage, cannibalisme, tuerie d'un innocent, mais aussi le suicide dans la tradition classique) veut protéger le droit humain individuel, aussi et précisément, et c'est ça le point, lorsque ceci à l'instant n'est pas ou pas

¹Cf. Martin G. Weiss (éd.): Bios und Zoe. Die menschliche Natur im Zeitalter ihrer technischen Reproduzierbarkeit (La nature humaine à l'époque de sa faculté de reproduction technique), Francfort/M. 2009.

encore ou n'est plus compréhensif pour l'individu. Le cas du cannibalisme peut servir d'exemple : il est toujours et partout et dans toutes les circonstances interdit de bouffer un autre être humain, même si l'autre donnait son accord. Ou bien le cas de l'esclavage : il est toujours et partout interdit de rendre esclave quelqu'un, même si ce dernier consentait. Même dans le cas de l'interdiction du travail des enfants ou bien dans les décisions du droit de travail nous faisons encore usage d'une telle forte expression de dignité humaine ou de dignité de personne : le travail des enfants tout comme toutes les formes précises d'exploitation sont toujours interdits, même si tous les intéressés y consentaient, car la dignité objective de l'être humain serait blessée. Une telle notion objective de dignité humaine et de droit de l'homme veut protéger l'individu d'un renoncement trop irréfléchi de sa propre dignité. La théologie morale, qui prend en considération l'individu et ses motivations, tout comme l'éthique sociale, qui cherche à établir un système de règlements équitables du jeu de la cohabitation, parle dans ces cas du soi-disant « intrinsece malum », du mal en soi : indépendamment d'autres circonstances ou bien peut-être de bonnes intentions ou de bons objectifs. Le cœur du mal constitue à cet effet toujours l'utilitarisation justifiante de la personne humaine. Tout peut devenir moyen pour atteindre le but, seulement pas tout à fait une personne humaine, qui possède une dignité intérieure. Car la personne se définit de nouveau depuis la pensée classique et aussi dans la tradition juive, justement du fait qu'elle se retire enfin de compte de toute utilité, pas comme simplement bon pour quelque chose, mais plutôt comme bon en soi – ou bien « beau », comme les anciens Grecques aiment qualifier le « bien » dans le degré de comparaison. Saint Augustin applique cette pensée comme un programme à la distinction de Dieu et l'homme d'une part, et de l'homme et l'objet d'autre part, en écrivant dans sa grande œuvre « De la Cité de Dieu » : « En effet les bons utilisent le monde pour ce but qui consiste à jouir de Dieu ; les méchants par contre veulent utiliser Dieu pour jouir du monde, si tant est qu'ils croient qu'il existe et qu'il s'occupe des conditions humaines. »²

C'est quoi le mal ?

C'est ici où apparaît le mot-clé du mal comme c'était d'ailleurs déjà le cas lorsqu'il était question du mauvais. Que veut-on dire par mal ou mauvais et surtout : comment en arrive-t-on au mal au sens moral ? De manière générale on pourrait d'abord dire : La vision idéale de l'humain que nous qualifions dans le sens chrétien d'image de Dieu, est bonne et parfaite, mais elle ne se présente dans la réalité en perspicacité perceptible que de manière fragmentaire et très rare. Tel est sans doute le sens du tristement célèbre dictum de Karl Valentin : « L'humain est bon, seuls les gens sont mauvais ! » Pour le formuler une fois encore autrement avec les mots du chansonnier du Rhin Jürgen Becker : Celui qui allume la lumière le matin au bureau et ensuite, lorsque l'ampoule grille et s'éteint, continue de penser que « Normalement cela devait marcher ! », celui-là tient à la représentation originelle du bien idéale et à l'enchaînement de l'idéalité et de la normalité, même si la réalité se présente comme étant souvent très éteinte. L'idéalité de l'humain passe pour sa normalité, l'état du bien éteint, c'est-à-dire l'état de méchanceté, est considéré non-normal.

² Augustin, De civitate Dei XV 7.

Dans le contexte théologique nous parlons dans une telle situation de « péché originel » et nous voulons dire par là un défaut fondamental dans la capacité d'organisation de l'être humain, qui devrait en effet s'épanouir au-delà de la simple pratique d'une longue survie. Initialement, telle est la foi chrétienne, l'humain était conçu et créé (« au paradis ») comme idéal par Dieu qui l'a toutefois doté de la liberté de discernement et de choix. De là provient le choix imprévu du mal qui se produit comme efficace (utile) à court terme, mais comme mauvais (nuisible) à long terme. Cela se manifeste la première fois dans le meurtre de Caïn sur Abel et accompagne depuis lors la vie de l'humain. C'est de fait ici où commence la naissance de l'éthique du point de vue judéo-chrétien, aussi bien l'éthique individuelle que l'éthique sociale : « Où est ton frère ? » (Gen 4,9) demande Dieu comme instance suprême et objective. Sa réponse dans le texte archaïque est aussi bien impuissante que révélatrice : « Je ne le sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? » Evidemment la réponse a le sens d'une question rhétorique, et sans doute d'après la conception biblique l'homme n'est pas un loup pour l'homme, mais plutôt un gardien et un frère. Le mal est de ce point de vue proprement dit un bien à court terme, ou bien un peu plus sévèrement formulé : Une utilité relative et à court terme au profit de la satisfaction de besoins personnels, qui ne connaît aucune limite, pas même du droit de vivre des autres personnes. Car dans sa jalousie, le meurtre d'Abel peut avoir produit à court terme quelque chose de bien positif (utile) pour Caïn, à savoir l'élimination du rival agaçant. Cependant à long terme, cet acte détruit non seulement la vie d'Abel, mais aussi la vie de Caïn : Aucun humain ne peut se passer de l'autre ; l'humain est pour l'humain un ami ; la solidarité est l'attitude convenable et conforme à la nature de l'être humain. L'éthique devrait donc toujours aspirer tant que possible à une perspective de long terme, pour viser le vrai bien et non le bien momentané.

La personnalité comme le mieux à long terme

Du point de vue philosophique l'absolu (et non le relatif, c'est-à-dire le limité et l'éphémère dans le temps et l'espace) est la plus durable de toutes les perspectives. L'absolu par excellence c'est Dieu, de sorte qu'Emmanuel Kant par exemple dans son éthique du devoir (sous l'abstinence de la satisfaction à court et à moyen terme des besoins) juge nécessairement indispensables les postulats, Dieu, l'âme et l'immortalité, qui ne sont en effet empiriquement pas démontrables, surgissent tout autant simplement comme exigence ou postulat, mais qui sont cependant nécessaires, si l'idée de la dignité et du bien sans intérêt devrait être vivable. La plus durable des perspectives c'est Dieu, au point qu'une éthique inspirée de Dieu, une éthique théologique pour ainsi dire, demande : Qu'est-ce qui est, face à l'éternité de Dieu et vu mon destin de devoir vivre dans cette éternité, le vrai bien, et plus encore : le véritable mieux ? L'éthique devrait ainsi chercher à éviter constamment des situations, qui poussent l'individu dans sa vie limitée dans la tentation d'aspirer à des agréments et des utilités trop éphémères et de perdre ainsi de vue finalement le but le plus nécessaire. C'est à une telle prévention que servent les différents systèmes éthiques de l'éthique sociale et surtout aussi de l'éthique économique. Il s'agit moins d'en appeler à la vertu individuelle de chacun que d'établir une couronne de données d'éthique, un ordre moral général, qui permettent à l'individu d'exercer une justice fondamentale, de protéger et de réaliser des valeurs juridiques fondamentales – telles : vie, propriété, sexualité et

communication. Un ordre juridique et ses lois servent à cet effet à échapper aux tentations fondamentales, lorsqu'elles excluent et étouffent avec des sanctions à priori certaines choses qui pourraient être subjectivement tout à fait utiles (par exemple la corruption, l'exploitation), pour ainsi les retirer à une éventuelle pesée fatale de valeurs individuelle enfin de compte. La notion de « bonum commune », de l'intérêt public surgit et ne se révèle aucunement comme un simple amalgame d'intérêts particuliers, mais plutôt comme base des valeurs juridiques fondamentales, sur lesquelles chaque personne a le droit et devant lesquelles chaque intérêt particulier doit s'effacer : une fois encore la vie, la propriété, la protection du mariage et de la famille, la vérité. Et voilà que surgit encore la notion de l'objective dignité humaine et des droits objectifs de l'homme, qui valent nécessairement et sans aucune condition restrictive, même si éventuellement un individu ne comprend pas ceci. C'est à cet ordre fondamental établi par les institutions avec sa forte insistance sur la liberté individuelle, qui en effet ne peut parvenir à son accomplissement qu'en tant que liberté pour le bien, que correspond l'ordre d'une économie de marché d'une économie de marché sociale, qui de sa part aussi met la liberté de la personne au centre et peut être ainsi appelé « ordo-libéralisme ». La propriété privée et la concurrence forment à cet égard les deux piliers de l'ordre ; ils doivent canaliser l'aspiration de l'être humain aux avantages et à ses intérêts personnels et en même temps l'aider à éviter la tentation à la méchanceté constante et à l'atteinte aux droits fondamentaux des autres personnes. Toutes deux cependant, il est nécessaire d'y insister, la propriété privée et la concurrence ne constituent aucune garantie contre la manifestation de la méchanceté – Caïn et Abel aussi étaient des propriétaires privés et se tenaient en concurrence productive, fructueuse, mais enfin de compte affreuse. Une telle garantie contre la méchanceté qui se manifeste et se propage sournoisement, contre une « banalité du mal » qui agit lentement en décomposant (Hannah Arendt) n'existe plus en dehors du paradis selon la perspective judéo-chrétienne. Il ne reste qu'à essayer d'établir des systèmes sous-optimaux de la limitation des dommages et de la garantie de justice, autrement dit : instruire les individus et les attirer à l'aide de systèmes stimulants au choix du meilleur et du bien durable. Il y a en effet, et c'est ce qui conduit à la deuxième partie notre réflexion, selon la foi chrétienne l'accomplissement dernier et eschatologique du monde et de l'humain dans l'amour de Dieu, un accomplissement, qui commence ici et maintenant avec les systèmes sous-optimaux de justice, qui ne doivent toutefois pas rester à ce niveau, mais devrait viser la vocation définitive de l'humain à l'amour. Tel est le thème fondamental de l'éthique sociale chrétienne.³ C'est dans cette tension de justice première et de l'amour espéré que se trouvent l'éthique sociale et aussi le système d'une économie de marché sociale.⁴

II. Sens et but d'une éthique sociale théologique

Dans son encyclique « spe salvi » (30. Novembre 2007), qui traite explicitement des faux messianismes et ses promesses séculaires de bon augure, du point de vue de l'éthique politique catholique, le Pape Benoît XVI souligne en visant Karl Marx et sa conception de

³ Cf. tout récemment Günther Wilhelms: *Christliche Sozialethik (Ethique sociale Chrétienne)*, Paderborn 2010.

⁴ Cf. Peter Schallenberg: *Markt und Moral – ewige Antagonisten? (Marché et morale-antagonistes éternels?)*, dans: Heinrich Schmidinger (éd.): *Chancen des Christlichen in einer ökonomisierten Welt (Chances du chrétien dans un monde économisé)*, Innsbruck 2004, p. 119-138.

l'humain : « il a oublié, que l'être humain reste toujours humain. Il a oublié l'être humain, et il a oublié sa liberté. »⁵ C'est ainsi qu'est exactement annoncé aussi le point de départ et le point d'arrivée de la suivante encyclique « Caritas in veritate » (29. Juni 2009), qui est comme encyclique sociale une vue d'ensemble de la théologie catholique de l'histoire et l'anthropologie avec un explicite fond augustinien.⁶ Cela veut dire : la politique économique et sociale, oui toutes ces entreprises en général, que nous aimons désigner par politique depuis la philosophie grecque classique, sont considérées d'un point plus élevé, mieux encore : englobant, notamment métaphysique. La politique et l'économie sont consultées à propos du dernier but et non à propos de l'avant-dernier, à propos du bien vaste et meilleur pour la vie de chaque humain, et non seulement d'après ce qu'il faut ici et maintenant dans une situation concrète. Car telle est la conviction de base de la théologie catholique : Tous les systèmes de ce monde – Politique et économie sont des genres de systèmes d'établissement d'états de choses qu'on attend et espère, comme par exemple la justice et la solidarité - doivent avoir une seule finalité: préparer l'humain comme fin en soi, comme image de Dieu avec une âme immortelle pour Dieu et son amour infini ! Ceci exprime parfaitement et clairement –amorcé par le fameux « principe et fondement » de la retraite ignacienne⁷ - la première question du catéchisme : « pourquoi l'homme est-il sur cette terre ? L'homme est sur cette terre pour servir Dieu, l'aimer et par conséquent pour aller au ciel ! » Le mot-clé de cette spiritualité est en réalité « Amour » -compris comme une nécessité absolu du Dasein- qui est accueilli de Dieu et assumé comme vocation.⁸ Ainsi s'énonce logiquement le premier titre du « Catéchisme de l'Eglise Catholique » : « La vie de l'être humain – reconnaître et aimer Dieu », et le catéchisme continue ainsi avec ces discours programmatiques : Dieu est en soi infiniment parfait et heureux. Dans une décision prise par une pure bonté il a créé librement l'être humain, afin que celui-ci prenne part à sa vie rayonnant de bonheur. »⁹

Si ceci est juste et vrai, alors la meilleure et la plus grande expérience qu'un être humain peut faire dans sa vie, mieux encore : ce qu'on devait lui offrir, c'est un tel amour englobant et absolu. Et tout dépend de chacun : dans la justice et l'égalité les plus englobant possibles – de rencontrer un tel amour dans la courte durée de sa vie au moins au début et, touché et transformé par une telle expérience, devenir l'image de Dieu. Il s'agit absolument d'un développement humain et d'un progrès. Non pas un développement quelconque, mais un

⁵ Encyclique „Spe salvi“ no. 21; pareillement l'Encyclique „Deus caritas est“ no. 14.

⁶ Concernant l'Encyclique, cf. Gerhard Kruip: Entwicklung und Wahrheit. Die Sozialzyklika Benedikts XVI. ermöglicht viele Lesearten (Développement et vérité. L'Encyclique sociale de Benoît XVI permet beaucoup d'interprétations), dans: Herder Korrespondenz 63 (2009) p. 388-392; Arnd Küppers: Jenseits von Angebot und Nachfrage (Au-delà de l'offre et de la demande). Die Enzyklika „Caritas in veritate“ und die Wirtschaftskrise (L'Encyclique „Caritas in veritate et la crise économique), dans: IKZ Communio 39 (2009) p. 419-427; Ursula Nothelle-Wildfeuer: Liebe und Wahrheit, Gerechtigkeit und Gemeinwohl als Leitlinien von Entwicklung (Charité et vérité, justice et bien être commun directives du développement), dans: AMOS International 3 (2009) p. 3-9.

⁷ Ignatius von Loyola: Exercices no. 23 : „L'humain est créé pour louer Dieu, notre Seigneur, pour l'adorer et le servir, pour sauver ainsi son âme. Les autres choses de la Terre sont créées pour l'homme, pour l'aider dans la réalisation de son objectif pour lequel il est créé. Ainsi en ressort-il que l'humain s'en serve tant qu'il lui est utile pour son objectif et de s'en passer tant qu'il l'en empêche.“

⁸ Cf. Erich Przywara : Majestas Divina. Ignatianische Frömmigkeit (Religiosité ignacienne), Augsburg 1925, p. 69-78.

⁹ Katechismus der Katholischen Kirche (Catéchisme de l'église catholique), München 1993, p. 38.

développement de la personne humaine comme réponse à l'appel de Dieu en vue de la vie éternelle.

L'éthique institutionnelle comme niveau phrénétique moral

Au fond se trouve toujours la question essentielle : qu'est-ce qui est alors le fondement et le modèle de nos systèmes politique, social et économique, qu'est-ce qui est le sens dernier de notre ordre social et économique ? Plus précisément formulé en détail: Pourquoi existe-t-il de tels systèmes et institutions et qu'est-ce qu'ils doivent réaliser ? Et la réponse, de la perspective de la doctrine sociale de l'Eglise est très simple : Des systèmes et institutions, qu'ils soient d'ordre théologique (Eglise visible et sacrements visibles) ou de nature séculaire (Etat et lois avec une division de pouvoir visible) ne cherchent rien d'autre que d'appuyer et aider la personne humaine sur l'itinéraire de sa vocation unique, notamment : Accueillir l'amour et donner l'amour. Tout conduit de cette vue globale chrétienne à un but final, évidemment de manières tout à fait différentes. La vocation de l'être humain, son destin final du point de vue théologique n'est pas d'amasser des quantités matérielles, mais plutôt de faire l'expérience de qualités spirituelles, de jouir – au sens de « frui » désintéressé augustinien, de Se-Réjouir contrairement à l'attitude quotidienne de « uti » intéressé, de l'utiliser – et de faire don de ce dont l'amour représente la plus haute qualité, ce dont un être humain est capable. Un tel amour désintéressé et d'abnégation est la plus haute et meilleure vérité de l'homme, dont on ne saurait imaginer de meilleur et de plus grand – en utilisant la fameuse définition de Dieu chez Anselme de Canterbury : « id quo maius cogitari nequit »¹⁰ L'amour dans la vérité « est le principe autour duquel la doctrine sociale de l'Eglise tourne » et la justice tant conjurée (voire la justice sociale) est la première et indispensable étape, de l'amour disponible toujours insuffisante en dehors du paradis, même si elle n'est pas assez suffisante: « Je ne saurais donner à l'autre de ce dont je possède, sans lui avoir donné au préalable ce qui lui revient de droit. »¹¹ Ainsi s'avère clairement : Il faut d'abord satisfaire les besoins primaires fondamentaux de l'humain, qui sont liés à la simple survie (scholastique : à la « vivre »), c'est seulement à partir de là qu'il sera en mesure de penser plus qu'à la simple survivance (scholastique : « alors il peut se référer à l'«esse»). Ce fut et demeure encore la véritable découverte de la théologie de libération latino-américaine:¹² Le soin de l'âme (pastorale) commence d'abord par le soin du corps. Effectivement la persévérance à la phase de la simple satisfaction du besoin primaire y compris toutes les déformations de la motivation humaine entre l'avarice et la manie de gaspillage¹³ éloigne l'humain de sa vraie et authentique vocation. C'est une «aliénation suivie de la perte du vrai sens de la vie », et elle se réalise de préférence dans la consommation, «lorsque l'être humain est attiré dans un filet de fausses et superficielles satisfactions au lieu d'être orienté vers la vraie et concrète expérience de sa

¹⁰ Anselm von Canterbury: Prologion II.

¹¹ Encyclique „Caritas in veritate“ no. 6

¹² Cf. récemment Gustavo Gutiérrez : Nachfolge Jesu und Option für die Armen. Beiträge zur Theologie der Befreiung im Zeitalter der Globalisierung. (Imitation de Jésus et option pour les pauvres. Contribution à la théologie de la libération à l'époque de mondialisation), Fribourg 2009.

¹³ Cf. Peter Schallenberg : Geiz und Verschwendung. Von der Todsünde zur sozialen Sünde (Avarie et gaspillage. Du péché capital au péché sociale), dans: Wort und Antwort (parole et réponse) 49 (2008) p. 167-172.

personnalité. »¹⁴ Tel est le premier et le plus noble devoir de l'Etat de droit en tant qu'Etat social : S'assurer que l'humain ne tombe pas dans les mains des pilliers, mi-mort dans le fossé de l'aliénation attendant désespérément le bon Samaritain, au lieu de construire pour soi-même et le prochain une civilisation de l'amour qui s'apparente éventuellement à la « civitas Dei », la cité éternelle de Dieu.

Le progrès technique ou moral ?

L'image et l'histoire du bon Samaritain laissent déjà entendre que l'amour va plus loin que la justice bien qu'il présuppose et accomplisse la justice et les exigences de la loi naturelle classique. Car, que personne ne tombe parmi les pilliers publics et ne s'égaré dans le fossé de l'aliénation sociale et économique, c'est ce dont la justice, garantie par l'Etat doit être en mesure d'endiguer efficacement ou tout au moins d'atténuer. Par contre que personne ne tombe dans les mains de pilliers internes du sens de la vie aliéné ou même perdu et de l'amour privé ou jamais connu, aucune justice et aucune assistance d'Etat providentiel, si parfaites soient-elles, ne sont capables de l'empêcher ou du moins de l'atténuer. C'est le lieu où s'applique d'une certaine manière le fameux dictum de Ernst Wolfgang Böckenförde: L'Etat social de la justice assurée vit des conditions de l'amour personnellement offert et accueilli, qu'il ne saurait produire lui-même, qu'il ne peut en quelque sorte seulement qu'espérer et rendre possible. Telle est la logique jésuanique du donner et du pardonner, la logique, qui, dans le prologue de l'évangile selon Saint Jean, constitue le début de la création toute entière, et représente ainsi l'essence de Dieu, de qui émane la logique qui donne naissance à l'amour humain. Evidemment une directive d'action économique ne peut être directement liée à une telle logique, aucune directe ligne normative ne conduit de l'Etre de Dieu au devoir du marché ; seule une fausse conclusion naturaliste et économiste suggère faussement une libre application de la théologie à l'économie. Mais la mathématique et la codification mathématique ne sont qu'une partie de l'économie ; l'éthique sociale en tant que matière théologique veut effectivement diriger l'attention vers l'autre côté, le soi-disant capital humain (ou capacité humaine), sur l'humain en tant que personne dans l'entreprise économique. Certes l'Eglise n'a ici aucune solution technique à offrir et n'a non plus aucune compétence dans ce domaine spécifique. Mais à juger ce qui sert concrètement plus la dignité humaine et promeut l'intérêt commun¹⁵ (qui ne soit pas du point de vue utilitariste identique avec le plus grand bonheur du plus grand nombre, mais qui soit mieux pour chaque personne), l'Eglise se donne et s'octroie cette compétence, puisque Dieu est devenu homme et depuis lors se permet de devenir être humain et de se révéler comme Dieu, dans chaque être humain qui naît. Comment toutefois cela peut-il se réaliser dans un monde qui croit décidément pouvoir se passer de l'au-delà, autrement dit, dans un monde du pur matérialisme et d'une raison technique réduite sur des données empiriques démontrables. Voilà pourquoi l'éthique sociale s'est étendue toujours sur l'eschatologie et tourne autour du mot-clé de progrès métaphysique et du juste développement d'une personne. Ainsi souligne nettement l'encyclique « *Caritas in veritate* »: « Sans l'espérance d'une vie éternelle un il manquerait un

¹⁴ Encyclique „Centesimus annus“. No. 3.

¹⁵ Cf. Joachim Wiemeyer : *Marktwirtschaft und Gemeinwohl* (Economie de marché et bien-être commun), dans : *AMOS International* 3 (2009) p. 17-22.

grand souffle au développement humain dans ce monde. S'il reste enfermé à l'intérieur de l'histoire, il est exposé au danger de se réduire à la simple augmentation de la possession.»¹⁶

L'encyclique indique deux tentations particulièrement marquantes de l'histoire de la philosophie : comprendre l'être humain et son histoire de manière purement mondaine et de l'enfermer ici-bas, et par conséquent définir d'une façon matérialiste et naturaliste le développement d'une personne et exclure ainsi toute catégorie morale. Il y a plus précisément deux tentations de la philosophie de l'histoire qui ont des liens d'une part avec Auguste Comte (1798-1857) et d'autre part avec Jean-Jacques Rousseau (1712 – 1778) : « absolutiser l'idéologie du progrès technique ou rêver l'utopie d'une humanité retournée à l'état naturel de l'origine, sont deux manières opposées de séparer le progrès de l'appréciation morale et par conséquent de notre responsabilité. »¹⁷ En d'autres termes : Un progrès ou un développement humain uniquement et exclusivement dans un «forum externum», donc dans un domaine extérieur mesurable, et considéré seulement du point de vue économique et technologique, ne rend pas justice à l'être humain dans sa qualité de personne dans la perspective chrétienne, étant donné qu'il n'est pas simplement une machine qui fonctionne, mais qu'il possède une âme immortelle créée et offerte de Dieu. « Si on met Dieu dans l'ombre, notre capacité de reconnaître l'ordre naturel, son but et le bien disparaît progressivement. »¹⁸ L'être humain est en effet de nature – même après le péché originel, d'après l'enseignement de l'Eglise – fondamentalement et en toute conscience porté vers le bien; le désir naturel d'un bonheur total et la disponibilité fondamentale pour le don surnaturel de l'amour sont profondément innés à la nature humaine et ne sont pas non plus éteints par le péché originel ; c'est là le noyau de la conviction de la loi naturelle et le véritable sens du discours de la loi morale naturelle. Mais sans la révélation et sans la connaissance de Dieu, telle est la thèse théologique, la connaissance du bien s'efface jusqu'à l'ignorance et surtout le contenu concret du bien à longue échéance et à longue vue se confond de plus en plus (et de manière toujours fatale) avec l'agréable ou ce qui est simplement technique.

Le droit naturel augustinien comme droit de la personne

L'encyclique « Caritas in veritate » culmine dans une certaine mesure dans l'insignifiante petite phrase : « Dieu est le garant du vrai développement de l'être humain »¹⁹ Sur cette base l'encyclique se prononce ainsi clairement pour le système économique de l'économie du marché sociale « comme rend, en tant qu'institution, la rencontre entre les hommes».²⁰ C'est ainsi qu'on aborde l'éthique dans l'économie du marché : Le but de ce système économique est une justice égalitaire pour tous et une solidarité réciproque de tous les vivants et des futures générations. C'est comme cela que se réalise progressivement le développement d'une civilisation de l'amour et d'une vie totalement réussie, sur laquelle chaque personne humaine a un droit. C'est ici que se fait voir une différence profonde entre un droit naturel dynamique

¹⁶ Encyclique „Caritas in veritate“ no. 11.

¹⁷ Ibid. no. 14

¹⁸ Ibid. no. 18

¹⁹ Ibid. no. 29

²⁰ Ibid. no. 35

augustinien (le droit naturel de la personne humaine au progrès de la personne intérieure et de l'âme, au développement vers l'accomplissement aimant de la personnalité) et un droit naturel plutôt statique-néo-scholastique (le droit naturel à une existence précise) : En vérité il s'agit plutôt d'un droit de la personne que d'un droit naturel, puisqu'il est question du droit le plus interne à chaque personne humaine de rencontrer au cours de son histoire Dieu et son amour. L'être est de par sa nature orienté vers son propre développement. C'est un développement d'un «Moi » vers « Soi-même », qui réussit seulement si dans la mesure où un être égocentrique rencontre cet amour d'un être humain (et derrière cela l'amour de Dieu), qui l'amène à se comprendre comme soi et un être humain dans son for intérieur.

Réaliser des idéaux au lieu de satisfaire simplement des besoins

La question concernant l'éthique dans l'économie apparaît absurde, aussi longtemps qu'elle ne présume pas que la personne est entrain de se développer et pour cela il faut pour tout domaine d'action humain une orientation fondamentale éthique, sans pour autant que – et tel est en même temps l'économie du salut de la théologie et l'éthique sociale théologique- le mieux soit atteint dans ce monde. Il est plutôt toujours question de l'administration de situations sous-optimales aussi bien dans l'éthique que dans la politique, il s'agit d'une médiocrité d'administration « au-delà de l'Eden », d'une aspiration progressive à de meilleures et justes conditions de la cohabitation humaine. A une telle utilité de vie humaine se subordonne un capitalisme domestiqué qui se présente comme un marché économique social : « c'est quoi cependant une utilité de vie ? A ce point entre en jeu l'éthique sociale, que nous en soyons conscient ou pas. Car toute éventuelle réponse à cette question élémentaire implique toujours déjà deux idées d'orientation éthiques : une idée de bonne vie et une idée d'une juste cohabitation des êtres humains. »²¹ Cela veut dire toutefois dans une société de multiples valeurs : le but est un bonheur universellement imaginable pour chaque individu, une vie totalement réussie. La théologie chrétienne s'engage avec l'exigence qu'à ce bonheur soit donné un nom (notamment l'amour) et une personne (à savoir Dieu). Le marché économique moderne n'est pas simplement neutre, il favorise dans les acteurs une certaine vision du monde, qui attache une beaucoup plus grande importance aux biens matériels qu'aux biens spirituels. Or c'est seulement dans ses biens spirituels que l'homme en tant qu'être spirituel trouve pour toujours sa suffisance. C'est effectivement ici qu'apparaît clairement le constant difficile exercice d'équilibre de la politique chrétienne et de l'ordre économique chrétien : trouver l'invisible dans le visible, l'amour dans les structures de justice. Les êtres humains sont, dans une société de plus en plus influencée par l'économie, exposés à la tentation permanente de se soumettre aux appréciations apparentes et économiques, de devoir trouver le sens de la vie dans la consommation et de lier le bonheur de leur vie à des critères utilisables.

Face à une telle économisation furtive de la pensée et de l'agir l'éthique se voit de plus en plus réduite à une planification d'efficience technique, à peine est-elle encore considérée comme un ensemble d'art de vie. Une société compétitive orientée vers la technique préfère

²¹ Peter Ulrich, *Der entzauberte Markt. Eine wirtschaftsethische Orientierung* (Le marché désenchanté. Une orientation écono-éthique), Fribourg/Br. 2002, p. 27.

évidemment l' »homo functionalis », l'homme parfait et sans faute comme un homme fonctionnant à la manière d'une machine, une forme postmoderne de l' »homo oeconomicus », du prétendu acteur économique fixé uniquement sur l'efficacité. L'appréciation se fait d'après le rendement et la productivité, vient s'ajouter une concurrence concurrentielle (une compétition de concurrence) dans presque tous les domaines de la vie. Ceci conduit, sans le frein à main et sans la dernière question d'après le dernier sens de telle concurrence jusqu'au-delà de son lit de mort, à la liquidation imperceptible de la société humaine même : si le prochain apparaît seulement et d'abord comme concurrent, alors la motivation profonde à une juste et surtout une bonne (c'est-à-dire : affectueuse) cohabitation. De là se trouve au centre de l'éthique sociale – surtout en vue d'une justice globale – l'ancienne question de Dieu à l'homme « Où se trouve ton frère Abel, où se trouve le plus faible des tes prochains, où se trouve le prochain à naître et mourant ? » C'est à cette dernière question éthique que doit se laisser mesurer toute économie et tout Etat de ce monde. De la perspective d'une éthique théologique sociale il faut alors une forte notion de Dieu pour la sauvegarde de la conviction de valeur altruiste, une préoccupation renforcée du « forum internum » (une place interne du marché de la pensée) comme l'ancre des décisions justifiées par l'éthique dans le « forum externum » (la place externe du marché de l'action), et pour en finir la promotion résolue non seulement de la liberté négative (libre d'obligation) mais aussi de la liberté positive (libre pour la réalisations des idéaux) par un Etat épris de valeur.

L'encyclique « Caritas veritate » cite quelque part le Pape Paul VI avec une phrase un peu difficile à comprendre au premier abord : « Le monde est malade, parce qu'il lui manque d'idées ». ²² Ceci semble être le point d'explication : Car tout péché commence en effet par la pensée, comme le fait remarquer le confesseur chanoine Dr. Henrici dans la formidable histoire des mœurs de Carl Zuckmayer «Die Fastnachtsbeichte » à l'aube du mercredi des cendres. Lorsqu' Adam et Eve pensaient qu'il devait être délicieux de manger le fruit de l'arbre, le paradis avait déjà été intérieurement abandonné, bien avant tout dénuement extérieur. Le monde et l'être humain se rétablissent de la tentation héréditaire inhérente, de préférer la satisfaction du besoin à la réalisation d'idéal, seulement si de bonnes idées peuvent être déployées et se développer. La bonne idée de Dieu par excellence était de créer l'homme et de le destiner à l'éternité. C'est cette idée qu'il s'agit de développer intérieurement et extérieurement, en pensée, en parole et par action – telle serait une éthique sociale théologique progressive dans le meilleur sens du terme.

A propos de l'auteur

Prof. Dr. théol. agrégé Peter Schallenberg, Faculté théologique Paderborn, Directeur de KSZ (Centre Catholique des Sciences Sociales) à Mönchengladbach.

²² Encyclique „Caritas in veritate“ no. 53 avec une citation de l'encyclique „Populorum progressio“ no. 85.